

Les Chaises

Le rideau se lève. Demi-obscurité. Le Vieux est penché à la fenêtre de gauche, monté sur l'escabeau. La Vieille allume la lampe à gaz. Lumière verte. Elle va tirer le Vieux par la manche.

LA VIEILLE : Allons, mon chou, ferme la fenêtre, ça sent mauvais l'eau qui croupit et puis il entre des moustiques.

LE VIEUX : Laisse-moi tranquille !

LA VIEILLE : Allons, allons, mon chou, viens t'asseoir. Ne te penche pas, tu pourrais tomber dans l'eau. Tu sais ce qui est arrivé à François I^{er}. Faut faire attention.

LE VIEUX : Encore des exemples historiques! Ma crotte, je suis fatigué de l'histoire française. Je veux voir; les barques sur l'eau font des taches au soleil.

LA VIEILLE : Tu ne peux pas les voir, il n'y a pas de soleil, c'est la nuit, mon chou.

LE VIEUX : Il en reste l'ombre.

Il se penche très fort.

LA VIEILLE (*elle le tire de toutes ses forces*) : Ah!... tu me fais peur, mon chou... viens t'asseoir, tu ne les verras pas venir. C'est pas la peine. Il fait nuit...

Le Vieux se laisse traîner à regret.

LE VIEUX : Je voulais voir, j'aime tellement voir l'eau.

LA VIEILLE : Comment peux-tu, mon chou?... Ça me donne le vertige. Ah! cette maison, cette île, je ne peux m'y habituer; tout entourée d'eau... de l'eau sous les fenêtres, jusqu'à l'horizon!...

La Vieille et le Vieux, la Vieille traînant le Vieux, se dirigent vers les deux chaises au-devant de la scène; le Vieux s'assoit tout naturellement sur les genoux de la Vieille.

LE VIEUX : Il est 6 heures de l'après-midi... Il fait déjà nuit. Tu te rappelles, jadis, ce n'était pas ainsi ; il faisait encore jour à 9 heures du soir, à 10 heures, à minuit.

LA VIEILLE : C'est pourtant vrai, quelle mémoire !

LE VIEUX : Ça a bien changé.

LA VIEILLE : Pourquoi donc, selon toi?

LE VIEUX : Je ne sais pas, Sémiramis, ma crotte... Peut-être, parce que plus on va, plus on s'enfonce. C'est à cause de la terre qui tourne, tourne, tourne, tourne?...

LA VIEILLE : Tourne, tourne, mon petit chou... (*Silence.*) Ah! oui, tu es certainement un grand savant. Tu es très doué, mon chou. Tu aurais pu être président chef, roi chef, ou même docteur chef, maréchal chef, si tu avais voulu, si tu avais eu un peu d'ambition dans la vie...

LE VIEUX : À quoi cela nous aurait-il servi ? On n'en aurait pas mieux vécu... et puis, nous avons une situation, je suis maréchal tout de même, des logis, puisque je suis concierge!

LA VIEILLE (*elle caresse le Vieux comme on caresse un enfant*) : Mon petit chou, mon mignon?...

LE VIEUX : Je m'ennuie beaucoup.

LA VIEILLE : Tu étais plus gai, quand tu regardais l'eau... Pour nous distraire, fais semblant comme l'autre soir.

LE VIEUX : Fais semblant toi-même, c'est ton tour.

LA VIEILLE : C'est ton tour.

LE VIEUX : Ton tour.

LA VIEILLE : Ton tour.

LE VIEUX : Ton tour.

LA VIEILLE : Ton tour.

LE VIEUX : Bois ton thé, Sémiramis.

Il n'y a pas de thé, évidemment.

LA VIEILLE : Alors, imite le mois de février. LE VIEUX : Je n'aime pas les mois de l'année. LA VIEILLE : Pour l'instant, il n'y en a pas d'autres. Allons, pour me faire plaisir... LE VIEUX : Tiens, voilà le mois de février.

Il se gratte la tête, comme Stan Laurel.

LA VIEILLE, *riant, applaudissant* : C'est ça. Merci, merci, tu es mignon comme tout, mon chou. (*Elle l'embrasse.*) Oh ! tu es très doué, tu aurais pu être au moins maréchal chef, si tu avais voulu...

LE VIEUX : Je suis concierge, maréchal des logis.

Silence.

LA VIEILLE : Dis-moi l'histoire, tu sais, l'histoire : *Alors on a ri...*

LE VIEUX : Encore?... J'en ai assez... *Alors, on a ri?* encore celle-là... tu me demandes toujours la même chose!... « Alors on a ri... » Mais c'est monotone... Depuis soixante-quinze ans que nous sommes mariés, tous les soirs, absolument tous les soirs, tu me fais raconter la même histoire, tu me fais imiter les mêmes personnes, les mêmes mois... toujours pareil... parlons d'autre chose...

LA VIEILLE : Mon chou, moi je ne m'en lasse pas... C'est ta vie, elle me passionne.

LE VIEUX : Tu la connais par cœur.

LA VIEILLE : C'est comme si j'oubliais tout, tout de suite... J'ai l'esprit neuf tous les soirs... Mais oui, mon chou, je le fais exprès, je prends des purges... je redeviens neuve, pour toi, mon chou, tous les soirs... Allons, commence, je t'en prie.

LE VIEUX : Si tu veux.

LA VIEILLE : Vas-y alors, raconte ton histoire... Elle est aussi la mienne, ce qui est tien, est mien! « Alors, on arri... »

LE VIEUX : « Alors, on arri... » ma crotte...

LA VIEILLE : « Alors, on arri... » mon chou...

LE VIEUX : « Alors, on arriva près d'une grande grille. On était tout mouillés, glacés jusqu'aux os, depuis des heures, des jours, des nuits, des semaines... »

LA VIEILLE : « Des mois... »

LE VIEUX : « ... Dans la pluie... On claquait des oreilles, des pieds, des genoux, des nez, des dents... il y a de ça quatre-vingts ans. Ils ne nous ont pas permis d'entrer... ils auraient pu au moins ouvrir la porte du jardin... »

Silence.

LA VIEILLE : « Dans le jardin l'herbe était mouillée. »

LE VIEUX : « Il y avait un sentier qui conduisait à une petite place ; au milieu, une église de village... » Où était ce village ? Tu te rappelles?

LA VIEILLE : Non, mon chou, je ne sais plus.

LE VIEUX : Comment y arrivait-on, où est la route? Ce lieu s'appelait, je crois, Paris...

LA VIEILLE : Ça n'a jamais existé, Paris, mon petit.

LE VIEUX : Cette ville a existé, puisqu'elle s'est effondrée... C'était la ville de lumière, puisqu'elle s'est éteinte, éteinte, depuis quatre cent mille ans¹... Il n'en reste plus rien aujourd'hui, sauf une chanson.

LA VIEILLE : Une vraie chanson? C'est drôle. Quelle chanson?

LE VIEUX : Une berceuse, une allégorie : *Paris sera toujours Paris*

LA VIEILLE : On y allait par le jardin ? Était-ce loin?

LE VIEUX, *rêve, perdu* : La chanson?... la pluie?...

LA VIEILLE : Tu es très doué. Si tu avais eu un peu d'ambition dans la vie, tu aurais pu être un roi chef, un journaliste chef, un comédien chef, un maréchal chef... Dans le trou, tout ceci hélas... dans le grand trou tout noir... Dans le trou noir, je te dis.

Silence.

LE VIEUX : « Alors, on arri... »

LA VIEILLE : Ah! oui, enchaîne... raconte...

LE VIEUX, *tandis que la Vieille se mettra à rire, doucement, gâtuse; puis, progressivement, aux éclats; le Vieux rira aussi* : « Alors, on a ri, on avait mal au ventre, l'histoire était si drôle... le drôle arriva ventre à terre, ventre nu, le drôle avait du ventre... il arriva avec une malle toute pleine de riz; par terre le riz se répandit... le drôle à terre aussi, ventre à terre... alors, on a ri, on a ri, on a ri, le ventre drôle, nu de riz à terre, la malle, l'histoire au mal de riz ventre à terre, ventre nu, tout de riz, alors on a ri, le drôle alors arriva tout nu, on a ri... »

LA VIEILLE, *riant* : « Alors, on a ri du drôle, alors arrivé tout nu, on a ri, la malle, la malle de riz, le riz au ventre, à terre... »

LES DEUX VIEUX, *ensemble, riant* : « Alors, on a ri. Ah!... ri... arri... arri... Ah !... Ah !... ri... va... arri... arri... le drôle ventre nu... au riz arriva... au riz arriva. (*On entend :*) Alors on a... ventre nu... arri... la malle... (*Puis les deux Vieux petit à petit se calment.*) On a... ah!... arri... ah!... arri... ah!... arri... va... ri. »

LA VIEILLE : C'était donc ça, ton fameux Paris.

LE VIEUX : Qui pourrait dire mieux.

LA VIEILLE : Oh! tu es tellement, mon chou, bien, oh! tellement, tu sais, tellement, tellement, tu aurais pu être quelque chose dans la vie, de bien plus qu'un maréchal des logis.

LE VIEUX : Soyons modestes... contentons-nous de peu...

LA VIEILLE : Peut-être as-tu brisé ta vocation?

LE VIEUX (*il pleure soudain*) : Je l'ai brisée? Je l'ai cassée? Ah! où es-tu, maman, maman, où es-tu, maman?... hi, hi, hi, je suis orphelin. (*Il gémit.*)... un orphelin, un orpheli...

LA VIEILLE : Je suis avec toi, que crains-tu ?

LE VIEUX : Non, Sémiramis, ma crotte. Tu n'es pas ma maman... orphelin, orpheli, qui va me défendre?

LA VIEILLE : Mais je suis là, mon chou !...

LE VIEUX : C'est pas la même chose... je veux ma maman, na, tu n'es pas ma maman, toi...

LA VIEILLE, *le caressant* : Tu me fends le cœur, pleure pas, mon petit.

LE VIEUX : Hi, hi, laisse-moi; hi, hi, je me sens tout brisé, j'ai mal, ma vocation me fait mal, elle s'est cassée.

LA VIEILLE : Calme-toi.

LE VIEUX, *sanglotant, la bouche largement ouverte comme un bébé* : Je suis orphelin... orpheli.

LA VIEILLE (*elle tâche de le consoler, le cajole*) : Mon orphelin, mon chou, tu me crèves le cœur, mon orphelin.

Elle berce le Vieux revenu depuis un moment sur ses genoux.

- LE VIEUX (*sanglots*) : Hi, hi, hi! Ma maman! Où es-tu ma maman? J'ai plus de maman.
- LA VIEILLE : Je suis ta femme, c'est moi ta maman maintenant.
- LE VIEUX, *céda*nt un peu : C'est pas vrai, je suis orphelin, hi, hi.
- LA VIEILLE, *le berçant toujours* : Mon mignon, mon orphelin, orpheli, orphelon, orphelaine, orphelin.
- LE VIEUX, *encore boudeur, se laissant faire de plus en plus* : Non... je veux pas ; je veux pa-a-a-as.
- LA VIEILLE (*felli chantonne*) : Orphelin-li, orphelon-laïre, orphelon-lon, orphelon-la.
- LE VIEUX : No-o-on... No-o-on.
- LA VIEILLE, *même jeu* : Li lon lala, li lon la laïre, orphelon-li, orphelon li-relire-laïre, orphelon-li-reli-rela...
- LE VIEUX : Hi, hi, hi, hi. (*Il renifle, se calme peu à peu.*) Où elle est, ma maman?
- LA VIEILLE : Au ciel fleuri... elle t'entend, elle te regarde, entre les fleurs ; ne pleure pas, tu la ferais pleurer !
- LE VIEUX : C'est même pas vrai... ai... elle ne me voit pas... elle ne m'entend pas. Je suis orphelin dans la vie, tu n'es pas ma maman...
- LA VIEILLE (*le Vieux est presque calmé*) : Voyons, calme-toi, ne te mets pas dans cet état... tu as d'énormes qualités, mon petit maréchal... essuie tes larmes, ils doivent venir ce soir, les invités, il ne faut pas qu'ils te voient ainsi... tout n'est pas brisé, tout n'est pas perdu, tu leur diras tout, tu expliqueras, tu as un message... tu dis toujours que tu le diras... il faut vivre, il faut lutter pour ton message...
- LE VIEUX : J'ai un message, tu dis vrai, je lutte, une mission, j'ai quelque chose dans le ventre, un message à communiquer à l'humanité, à l'humanité...
- LA VIEILLE : À l'humanité, mon chou, ton message!...
- LE VIEUX : C'est vrai, ça, c'est vrai...
- LA VIEILLE (*elle mouche le Vieux, essuie ses larmes*) : C'est ça... tu es un homme, un soldat, un maréchal des logis...
- LE VIEUX (*il a quitté les genoux de la Vieille et se promène, à petits pas, agité*) : Je ne suis pas comme les autres, j'ai un idéal dans la vie. Je suis peut-être doué, comme tu dis, j'ai du talent, mais je n'ai pas de facilité. J'ai bien accompli mon office de maréchal des logis, j'ai toujours été à la hauteur de la situation, honorablement, cela pourrait suffire...
- LA VIEILLE : Pas pour toi, tu n'es pas comme les autres, tu es bien plus grand, et pourtant tu aurais beaucoup mieux fait de t'entendre comme tout le monde, avec tout le monde. Tu t'es disputé avec tous tes amis, avec tous les directeurs, tous les maréchaux, avec ton frère.
- LE VIEUX : C'est pas ma faute, Sémiramis, tu sais bien ce qu'il a dit.
- LA VIEILLE : Qu'est-ce qu'il a dit?
- LE VIEUX : Il a dit : « Mes amis, j'ai une puce. Je vous rends visite dans l'espoir de laisser la puce chez vous. »
- LA VIEILLE : Ça se dit, mon chéri. Tu n'aurais pas dû faire attention. Mais avec Carel, pourquoi t'es-tu fâché? c'était sa faute aussi ?
- LE VIEUX : Tu vas me mettre en colère, tu vas me mettre en colère. Na. Bien sûr, c'était sa faute. Il est venu un soir, il a dit : « Je vous souhaite bonne chance. Je devrais vous dire le mot qui porte chance; je ne le dis pas, je le pense. » Et il riait comme un veau.
- LA VIEILLE : Il avait bon cœur, mon chou. Dans la vie, il faut être moins délicat
- LE VIEUX : Je n'aime pas ces plaisanteries.
- LA VIEILLE : Tu aurais pu être marin chef, ébéniste chef, roi chef d'orchestre.
- Long silence. Ils restent un temps figés, tout raidés sur leurs chaises.*
- LE VIEUX, *comme en rêve* : « C'était au bout du bout du jardin... là était... là était... là était... » était quoi, ma chérie? LA VIEILLE : La ville de Paris !
- LE VIEUX : « Au bout, au bout du bout de la ville de Paris, était, était », était quoi ?
- LA VIEILLE : Mon chou, était quoi, mon chou, était qui?
- LE VIEUX : C'était un lieu, un temps exquis...
- LA VIEILLE : C'était un temps si beau, tu crois?
- LE VIEUX : Je ne me rappelle pas l'endroit...
- LA VIEILLE : Ne te fatigue donc pas l'esprit...
- LE VIEUX : C'est trop loin, je ne peux plus... le rattraper... où était-ce?...
- LA VIEILLE : Mais quoi ?
- LE VIEUX : Ce que je... ce que je... où était-ce ? et qui ?
- LA VIEILLE : Que ce soit n'importe où, je te suivrai partout, je te suivrai, mon chou.
- LE VIEUX : Ah ! j'ai tant de mal à m'exprimer... Il faut que je dise tout.
- LA VIEILLE : C'est un devoir sacré. Tu n'as pas le droit de taire ton message; il faut que tu le révèles aux hommes, ils l'attendent... l'univers n'attend plus que toi.
- LE VIEUX : Oui, oui, je dirai.
- LA VIEILLE : Es-tu bien décidé? Il faut.
- LE VIEUX : Bois ton thé.
- LA VIEILLE : Tu aurais pu être un orateur chef si tu avais eu plus de volonté dans la vie... je suis fière, je suis heureuse que tu te

sois enfin décidé à parler à tous les pays, à l'Europe, à tous les continents !

LE VIEUX : Hélas, j'ai tant de mal à m'exprimer, pas de facilité.

LA VIEILLE : La facilité vient en commençant, comme la vie et la mort... il suffit d'être bien décidé. C'est en parlant qu'on trouve les idées, les mots, et puis nous, dans nos propres mots, la ville aussi, le jardin, on retrouve peut-être tout, on n'est plus orphelin.

LE VIEUX : Ce n'est pas moi qui parlerai, j'ai engagé un orateur de métier, il parlera en mon nom, tu verras.

LA VIEILLE : Alors, c'est vraiment pour ce soir? Au moins les as-tu tous convoqués, tous les personnages, tous les propriétaires et tous les savants?

LE VIEUX : Oui, tous les propriétaires et tous les savants.

Silence.

LA VIEILLE : Les gardiens? les évêques? les chimistes? les chaudronniers? les violonistes? les délégués? les présidents? les policiers? les marchands? les bâtiments? les porte-plume? les chromosomes?

LE VIEUX : Oui, oui, et les postiers, les aubergistes et les artistes, tous ceux qui sont un peu savants, un peu propriétaires !

LA VIEILLE : Et les banquiers ?

LE VIEUX : Je les ai convoqués.

LA VIEILLE : Les prolétaires? les fonctionnaires? les militaires? les révolutionnaires? les réactionnaires? les aliénistes et leurs aliénés?

LE VIEUX : Mais oui, tous, tous, tous, puisqu'en somme tous sont des savants ou des propriétaires.

LA VIEILLE : Ne t'énerve pas mon chou, je ne veux pas t'ennuyer, tu es tellement négligent, *comme tous* les grands génies; cette réunion est importante, il faut qu'ils viennent tous ce soir. Peux-tu compter sur eux? ont-ils promis?

LE VIEUX : Bois ton thé, Sémiramis.

Silence.

LA VIEILLE : Le pape, les papillons et les papiers?

LE VIEUX : Je les ai convoqués. (*Silence.*) Je vais leur communiquer le message... Toute ma vie, je sentais que j'étouffais; à présent, ils sauront tout, grâce à toi, à l'orateur, vous seuls m'avez compris.

LA VIEILLE : Je suis si fière de toi...

LE VIEUX : La réunion aura lieu dans quelques instants.

LA VIEILLE : C'est donc vrai, ils vont venir, ce soir? Tu n'auras plus envie de pleurer, les savants et les propriétaires remplacent les papas et les mamans. (*Silence.*) On ne pourrait pas ajourner la réunion? Ça ne va pas trop nous fatiguer ?

Agitation plus accentuée. Depuis quelques instants déjà, le Vieux tourne à petits pas indécis, de vieillard nu d'enfant, autour de la Vieille. Il a pu faire un pas ou deux vers une des portes, puis revenir tourner en rond.

LE VIEUX : Tu crois vraiment que ça pourrait nous fatiguer?

LA VIEILLE : Tu es un peu enrhumé.

LE VIEUX : Comment faire pour décommander?

LA VIEILLE : Invitons-les un autre soir. Tu pourrais téléphoner.

LE VIEUX : Mon Dieu, je ne peux plus, il est trop tard. Ils doivent déjà être embarqués ! LA VIEILLE : Tu aurais dû être plus prudent.

On entend le glissement d'une barque sur l'eau.

LE VIEUX : Je crois que l'on vient déjà... (*Le bruit du glissement de la barque se fait entendre plus fort.*)... Oui, on vient !...

La Vieille se lève aussi et marche en boitillant.

LA VIEILLE : C'est peut-être l'Orateur. LE VIEUX : Il ne vient pas si vite. Ça doit être quelqu'un d'autre. (*On entend sonner.*) Ah!

LA VIEILLE : Ah !

Nerveusement, le Vieux et la Vieille si dirigent vers la porte cache du fond à droite. Tout en se dirigeant vers la parti, ils disent :

LE VIEUX : Allons...

LA VIEILLE : Je suis toute dépeignée... attends un peu...

Elle arrange ses cheveux, sa robe, tout en marchant boitilleusement, tire sur ses gros bas rouges.

LE VIEUX : Il fallait te préparer avant... tu avais bien le temps.

LA VIEILLE : Que je suis mal habillée... j'ai une vieille robe, toute fripée...

LE VIEUX : Tu n'avais qu'à la repasser... dépêche-toi! Tu fais attendre les gens.

Le Vieux suivi par la Vieille qui ronchonne arrive à la porte, dans le renfoncement; on ne les voit plus, un court instant; on les entend ouvrir la porte, puis la refermer après avoir fait entrer quelqu'un.

VOIX DU VIEUX : Bonjour, madame, donnez-vous la peine d'entrer. Nous sommes enchantés de vous recevoir. Voici ma femme.

voix DE LA VIEILLE : Bonjour, madame, très heureuse de vous connaître. Attention, n'abîmez pas votre chapeau. Vous pouvez retirer l'épingle, ce sera plus commode. Oh! non, on ne s'assoira pas dessus.

voix DU VIEUX : Mettez votre fourrure là. Je vais vous aider. Non, elle ne s'abîmera pas

voix DE LA VIEILLE : Oh ! quel joli tailleur... un corsage tricolore... Vous prendrez bien quelques biscuits... Vous n'êtes pas grosse... non... potelée... Déposez le parapluie.

voix DU VIEUX : Suivez-moi, s'il vous plaît.

LE VIEUX, *de dos* : Je n'ai qu'un modeste emploi...

Le Vieux et la Vieille se retournent en même temps et en s'écartant un peu pour laisser la place, entre eux, à l'invitée. Celle-ci est invisible.

Le Vieux et la Vieille avancent, maintenant, de face, vers le devant de la scène; ils parlent à la Dame invisible qui avance entre eux deux.

LE VIEUX, *à la Dame invisible* : Vous avez eu beau temps? LA VIEILLE, *à elle-même* : Vous n'êtes pas trop fatiguée?... Si, un peu.

LE VIEUX, *à la même* : Au bord de l'eau... LA VIEILLE, *à la même* : Trop aimable de votre part. LE VIEUX, *à la même* : Je vais vous apporter une chaise.

Le Vieux se dirige à gauche; il sort par la porte 6.

LA VIEILLE, *à la même* : En attendant, prenez cette chaise. *(Elle indique une des deux chaises et s'assoit sur l'autre, à droite de la Dame invisible.)* Il fait chaud, n'est-ce pas? *(Elle sourit à la Dame.)* Quel joli éventail ! Mon mari ...*(le vieux réapparaît par la porte No 7, avec une chaise)...* m'en avais offert un semblable, il y a soixante-treize ans... Je l'ai encore... *(le Vieux met la chaise à gauche de la Dame invisible)...* c'était pour mon anniversaire !...

Le Vieux s'assoit sur la chaise qu'il vient d'apporter, la Dame invisible se trouve donc au milieu, le Vieux, la figure tournée vers la Dame, lui sourit, boche la tête, frotte doucement ses mains l'une contre l'autre, a l'air de suivre ce qu'elle dit. Le jeu de la Vieille est semblable.

LE VIEUX : Madame, la vie n'a jamais été bon marché.

LA VIEILLE, *à la Dame* : Vous avez raison... *(La Dame parle.)* Comme vous dites. Il serait temps que cela change... *(Changement de ton.)* Mon mari, peut-être, va s'en occuper... il vous le dira.

LE VIEUX, *à la Vieille* : Tais-toi, tais-toi, Sémiramis, ce n'est pas encore le moment d'en parler. *(A la Dame :)* Excusez-moi, madame, d'avoir éveillé votre curiosité. *(La Dame réagit.)* Chère madame, n'insistez pas...

Les deux Vieux sourient. Ils rient même. Ils ont l'air très contents de l'histoire racontée par la Dame invisible. Une pause, un blanc dans la conversation. Les figures ont perdu toute expression.

LE VIEUX, *à la même* : Oui, vous avez tout à fait raison...

LA VIEILLE : Oui, oui, oui... oh! que non.

LE VIEUX : Oui, oui, oui. Pas du tout.

LA VIEILLE : Oui ?

LE VIEUX : Non ! ?

LA VIEILLE : Vous l'avez dit.

LE VIEUX *(il rit)* : Pas possible.

LA VIEILLE *(elle rit)* : Oh ! alors. *(Au Vieux :)* Elle est charmante.

LE VIEUX, *à la Vieille* : Madame a fait ta conquête. *(A la Dame :)* Mes félicitations !...

LA VIEILLE, *à la Dame* : Vous n'êtes pas comme les jeunes d'aujourd'hui...

LE VIEUX *(il se baisse péniblement pour ramasser un objet invisible que la Dame invisible a laissé tomber)* : Laissez... ne vous dérangez pas... je vais le ramasser... oh! vous avez été plus vite que moi...

Il se relève.

LA VIEILLE, *au Vieux* : Elle n'a pas ton âge !

LE VIEUX, *à la Dame* : La vieillesse est un fardeau bien lourd. Je souhaite que vous restiez jeune éternellement.

LA VIEILLE, *à la même* : Il est sincère, c'est son bon cœur qui parle. *(Au Vieux :)* Mon chou !

Quelques instants de silence. Les Vieux, de profil à la salle, regardent la Dame, souriant poliment ; ils tournent ensuite la tête vers le public, puis regardent de nouveau la Dame, répondent par des sourires à son sourire; puis, par les répliques qui suivent à ses questions.

LA VIEILLE : Vous êtes bien aimable de vous intéresser à nous.

LE VIEUX : Nous vivons retirés.

LA VIEILLE : Sans être misanthrope, mon mari aime la solitude.

LE VIEUX : Nous avons la radio, je pêche à la ligne, et puis il y a un service de bateaux assez bien fait.

LA VIEILLE : Le dimanche, il en passe deux le matin, un le soir, sans compter les embarcations privées

LE VIEUX, *à la Dame* : Quand il fait beau, il y a la lune.

LA VIEILLE, *à la même* : Il assume toujours ses fonctions de maréchal des logis... ça l'occupe... C'est vrai, à son âge, il pourrait prendre du repos.

LE VIEUX, *à la Dame* : J'aurai bien le temps de me reposer dans la tombe.

LA VIEILLE, *au Vieux* : Ne dis pas ça, mon petit chou... *(À la Dame :)* La famille, ce qu'il en reste, les camarades de mon mari, venaient encore nous voir, de temps à autre, il y a dix ans...

LE VIEUX, *à la Dame* : L'hiver, un bon livre, près du radiateur, des souvenirs de toute une vie...

LA VIEILLE, *à la Dame* : Une vie modeste mais bien remplie.. deux heures par jour, il travaille à son message.

On entend sonner. Depuis très peu d'instant, on entendait le glissement d'une embarcation.

LA VIEILLE, *au Vieux* : Quelqu'un. Va vite.

LE VIEUX, *à la Dame* : Vous m'excusez, madame! Un instant! *(À la Vieille :)* Va vite chercher des chaises!

LA VIEILLE, *à la Dame* : Je vous demande un petit moment, ma chère.

On entend de violents coups de sonnette.

LE VIEUX, *se dépêchant, tout casse, vers la porte à droite, tandis que la Vieille va vers la porte cachée, à gauche, se dépêchant mal, boitillant* : C'est

une personne bien autoritaire. *(Il se dépêche, il ouvre la porte No 2; entrée du Colonel invisible; peut-être sera-t-il utile que l'on entende, discrètement, quelques sons de trompette, quelques notes du « Salut au colonel »; dès qu'il a ouvert la porte, apercevant le Colonel invisible, le Vieux se fige en un « garde-à-vous » respectueux.)* Ah!... mon Colonel! *(Il levé vaguement le bras en direction de son front, pour un salut qui ne se précise pas.)* Bonjour, mon Colonel... C'est un honneur étonnant pour moi... je... je... je ne m'attendais pas... bien que... pourtant... bref, je suis très fier de recevoir, dans ma demeure discrète, un héros de votre taille... *(Il serre la main invisible que lui tend le Colonel invisible et s'incline cérémonieusement, puis se redresse.)* Sans fausse modestie, toutefois, je me permets de vous avouer

La Vieille apparaît avec sa chaise, par la droite.

LA VIEILLE : Oh ! Quel bel uniforme ! Quelles belles décorations ! Qui est-ce, mon chou ?

LE VIEUX, à la Vieille : Tu ne vois donc pas que c'est le Colonel

LA VIEILLE, au Vieux : Ah !

LE VIEUX, à la Vieille : Compte les galons ! *(Au Colonel :) C'est mon épouse, Sémiramis. (À la Vieille :) Approche, que je te présente à mon Colonel. (La Vieille s'approche, traînant d'une main la chaise, fait une révérence sans lâcher la chaise. Au Colonel :) Ma femme. (A la Vieille :) Le Colonel.*

LA VIEILLE : Enchantée, mon Colonel. Soyez le bienvenu. Vous êtes un camarade de mon mari, il est maréchal...

LE VIEUX, mécontent : Des logis, des logis...

LA VIEILLE *(le Colonel invisible baise la main de la Vieille; cela se voit d'après le geste de la main de la Vieille se soulevant comme vers des lèvres; d'émotion, la Vieille lâche la chaise)* : Oh ! il est bien poli... ça se voit que c'est un supérieur, un être supérieur!... *(Elle reprend la chaise; au Colonel :) La chaise est pour vous...*

LE VIEUX, au Colonel invisible : Daignez nous suivre... *(Ils se dirigent tous vers le devant de la scène, la Vieille traînant la chaise; au Colonel :) Oui, nous avons quelqu'un. Nous attendons beaucoup d'autres personnes !...*

La Vieille place la chaise à droite.

LA VIEILLE, au Colonel : Asseyez-vous je vous prie.

Le Vieux présente l'un à l'autre les deux personnages invisibles.

LE VIEUX : Une jeune dame de nos amies...

LA VIEILLE : Une très bonne amie...

LE VIEUX, même jeu : Le Colonel... un éminent militaire.

LA VIEILLE, montrant la chaise qu'elle vient d'apporter au Colonel : Prenez donc cette chaise...

LE VIEUX, à la Vieille : Mais non, tu vois bien que le Colonel veut s'asseoir à côté de la Dame !...

Le Colonel s'assoit invisiblement sur la troisième chaise à partir de la gauche de la scène; la Dame invisible eût supposée se trouver sur la deuxième; une conversation inaudible s'engage entre les deux personnages invisibles assis l'un près de l'autre; les deux Vieux restent debout, derrière leurs chaises, d'un côté et de l'autre des deux invités invisibles; le Vieux à gauche de la Dame, la Vieille, à la droite du Colonel.

LA VIEILLE, écoutant la conversation des deux invités : Oh ! Oh ! C'est trop fort.

LE VIEUX, même jeu : Peut-être. *(Le Vieux et la Vieille, pardessus les têtes des deux invités, se feront des signes, tout en suivant la conversation qui prend une tournure qui a l'air de mécontenter les Vieux. Brusquement :) Oui, mon Colonel, ils ne sont pas encore là, ils vont venir. C'est l'Orateur qui parlera pour moi, il expliquera le sens de mon message... Attention, Colonel, le mari de cette dame peut arriver d'un instant à l'autre.*

LA VIEILLE, au Vieux : Qui est ce monsieur ?

LE VIEUX, à la Vieille : Je te l'ai dit, c'est le Colonel.

Il se passe, invisiblement, des choses inconvenantes.

LA VIEILLE, au Vieux : Je le savais.

LE VIEUX : Alors pourquoi le demandes-tu ?

LA VIEILLE : Pour savoir. Colonel, pas par terre les mégots !

LE VIEUX, au Colonel : Mon Colonel, mon Colonel, j'ai oublié. La dernière guerre, Pavez-vous perdue ou gagnée ?

LA VIEILLE, à la Dame invisible : Mais ma petite, ne vous laissez pas faire !

LE VIEUX : Regardez-moi, regardez-moi, ai-je l'air d'un mauvais soldat ? Une fois, mon Colonel, à une bataille...

LA VIEILLE : Il exagère ! C'est inconvenant ! *(Elle tire le Colonel par sa manche invisible.)* Écoutez-le ! Mon chou, ne le laissez pas faire !

LE VIEUX, continuant vite : À moi tout seul, j'ai tué deux cent neuf, on les appelait ainsi car ils sautaient très haut pour échapper, pourtant moins nombreux que les mouches, c'est moins amusant, évidemment. Colonel, mais grâce à ma force de caractère, je les ai... Oh ! non, je vous en prie, je vous en prie.

LA VIEILLE, au Colonel : Mon mari ne ment jamais : nous sommes âgés, il est vrai, pourtant nous sommes respectables.

LE VIEUX, avec violence au Colonel : Un héros doit aussi être poli, s'il veut être un héros complet !

LA VIEILLE, au Colonel : Je vous connais depuis bien longtemps. Je n'aurais jamais cru cela de votre part. *(À la Dame, tandis que l'on entend des barques :) Je n'aurais jamais cru cela de sa part. Nous avons notre dignité, un amour-propre personnel.*

Eugène Ionesco, *Les Chaises*, Paris, Gallimard, 1952.